

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'existence-fiction

Andrée Laurier, *L'étrange maison d'Elseva*, Montréal, Humanitas, 1995, 152 p., 14,95 \$.

Yves Meynard, *La rose du désert*, Montréal, Le Passeur, 1995, 202 p., 21,95 \$.

Collectif, *Nouvelles fraîches Dix*, Montréal, Association Nouvelles fraîches, 1995, 86 p., 6,95 \$.

Claudine Potvin

Numéro 80, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potvin, C. (1995). L'existence-fiction / Andrée Laurier, *L'étrange maison d'Elseva*, Montréal, Humanitas, 1995, 152 p., 14,95 \$. / Yves Meynard, *La rose du désert*, Montréal, Le Passeur, 1995, 202 p., 21,95 \$. / Collectif, *Nouvelles fraîches Dix*, Montréal, Association Nouvelles fraîches, 1995, 86 p., 6,95 \$. *Lettres québécoises*, (80), 29–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Andrée Laurier, *L'étrange maison d'Elseva*, Montréal, Humanitas, 1995, 152 p., 14,95 \$.
Yves Meynard, *La rose du désert*, Montréal, Le Passeur, 1995, 202 p., 21,95 \$.
Collectif, *Nouvelles fraîches Dix*, Montréal, Association Nouvelles fraîches, 1995, 86 p., 6,95 \$.

L'existence-fiction

Préférer l'étrange, l'ambiguïté du présent
plutôt que l'insolite du futur.

NOUVELLE
Claudine Potvin

L'EXISTENCE-FICTION RENVOIE ICI À L'EXPÉRIENCE du merveilleux et de l'étrange, lieu du bizarre, de l'indicible et de l'inconnu. Lieu de l'Autre aussi, de la différence, du lointain, de l'incompréhensible. La maison d'Elseva sera ce refuge singulier, à la fois inquiétant et fascinant. *La rose du désert* raconte des univers futuristes désarmants, sinon invraisemblables. À leur tour, plusieurs auteurs de Nouvelles fraîches explorent le côté irréel du quotidien.

Une maison pour artistes seulement

À moins que vous n'avez la trempe d'un génie, la fantasque maison d'Elseva n'est pas pour vous. Sous son toit, Elseva, voyante, muse et déesse, loge des artistes prometteurs de tout acabit : une danseuse, un architecte, une dramaturge cinéaste, un sculpteur, une cantatrice italienne, un musicien, un scientifique respecté. D'autres individus tout aussi doués y circulent sporadiquement, laissant ici et là des traces de leurs chefs-d'œuvre. Ce projet extravagant de favoriser la création avant tout, nous l'apprenons à la fin du récit, est né d'un mouvement de résistance contre un certain « Club de Rome » qui augurait à sa manière la fin d'un monde. En réaction contre cette tendance, quelques grands penseurs et visionnaires européens du temps, dont Karl qui habite plus que tout autre l'âme d'Elseva et de la maison, fondent une organisation chargée d'encourager « tous les jeunes gens intelligents qu'ils rencontreront et qui seront susceptibles de faire rayonner l'espoir, par leur action ou par leur pensée, dans un monde de plus en plus bouleversé » (p. 129). Voilà donc la mission de l'excentrique Elseva : « agir sur la teneur artistique d'une époque dans cette partie chatouilleuse de l'Amérique » (p. 130).

L'intrigue de *L'étrange maison d'Elseva* se construit sur l'ambiguïté qui entoure ces personnages de brume, au contour imprécis, sur l'atmosphère de magie et d'étrangeté qui préside aux rencontres inattendues, sur le caractère secret des choses, sur les échappées qui marquent les allées et venues de ces pensionnaires hétéroclites, sur une dimension spatio-temporelle presque surnaturelle, et surtout sur l'ébauche d'une magicienne imprévisible aux dons étonnants. Hors-lieu ou non-lieu, cette résidence somptueuse située au cœur de Montréal devient peu à peu la véritable protagoniste de cette histoire. Si le narrateur y revient dix ans plus tard, accompagné d'une femme, c'est qu'il y cherche encore à travers le cadre elsevien un sens, une signification qui justifierait l'art, fût-il déconnecté du réel. Mais la maîtresse du lieu protège un art qu'elle ne conserve même pas dans un musée, exposé à la

vue de tous, mais dans le sous-sol de sa demeure, auquel personne d'autre qu'elle-même n'accède. Malgré ces toiles d'artistes célèbres tels Klee, Chirico, Rodin que le narrateur découvre, il n'en avouera pas moins qu'« il peut faire tellement froid dans toute cette beauté » (p. 93).

Cette *novella* fort bien amorcée achoppe au moment où le narrateur décide de nous éclairer et de nous révéler les dessous du mystère qui entoure la maison d'Elseva. Mais pourquoi Andrée Laurier sent-elle le besoin de dévoiler une vérité devenue au fil des événements superflue ? Le récit, qui reproduit quelque peu l'atmosphère angoissante du *Tour d'érou* de James, serait mieux réussi s'il conservait le paradoxe dans la révélation. Finalement, on a un peu l'impression que le livre pose une théorie de l'art très proche de l'esthétique moderniste, un art d'utopie, même si le narrateur dit s'éloigner de Le Corbusier (p. 116) et même si Kathryn, la ballerine, refuse d'être au service de l'art avec un grand A (p. 100). Ainsi, y lit-on, « notre travail, à tous, chez Elseva, était de réinventer le monde, de précipiter peut-être son avenir, de galvaniser déjà demain. De rayonner, quoi ! » (p. 135), bref de vivre et de recréer « l'existence-fiction » (p. 149). Or, le choix d'une illustration de Gustav Klimt reprise pour la couverture du livre jette un clin d'œil à l'Art nouveau et à l'opposition du peintre à l'art traditionnel de son époque, geste de contestation que les artistes choisis par Elseva semblent reprendre parfois. Le genre d'événements que l'architecte et M'Clintock mettent en place en dernier lieu le confirme. Fin de siècle, fin de millénaire, accusant le problème crucial de l'avenir, du fait que « tous les cerveaux se parcellisaient, se confinaient à des domaines pointus, trop pointus... Qu'est-ce qui nous attendait, comme vision d'ensemble, comme valeurs ? » (p. 138) Ce n'est que vers la fin du récit également qu'Elseva sortira de son antre, explorant l'art et le milieu urbains, ceux de la vraie vie peut-être, qui lui sont restés jusque-là étrangers, voire étranges. Le projet initial de Karl qui avait fait d'Elseva une disciple absolue est donc à réinventer, ce à quoi la levée partielle de l'interdit ou du secret ne contribue guère car « la maison d'Elseva sourit de plus belle, dans ses arbres perchée » (p. 151).

La science-fiction revisited

Yves Meynard a déjà publié plusieurs nouvelles et a remporté maints prix littéraires dont le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois en 1994. Il rassemble ici, dans *La rose du désert*, cinq



réécrits soigneusement composés mettant en scène des univers fort hétérogènes et des personnages d'une profondeur peu commune dans ce genre de récit. En général peu attirée par ce type de littérature, je dois néanmoins admettre que ces textes débordent d'imagination et offrent au lecteur une épaisseur sémiotique qui dépasse les stéréotypes habituels et les limites du fantastique tout au moins si on songe à certains classiques du genre. Prenons comme exemple « Une princesse de Serendip », histoire envahie par l'avancée de l'ère technologique et de la robotisation mais pondérée par le reflux de l'humain dans le suicide de Suzie Müller, symptôme d'un rapport père-fille problématique. La jeune morte de vingt-deux ans resurgit sur l'écran du logiciel, pénétrant l'existence presque fictive d'Arlequin et de Sarah au milieu d'un complot de manipulation génétique, et tout cela sous la forme d'un drame d'espionnage à l'allure cinématographique. La richesse de ce texte réside à la fois dans le mélange des codes textuels (le poétique, le référentiel, le langage filmique, l'intertexte biblique, juridique, scientifique, le discours informatique, le prêche d'un ministre du culte satanique), la surcharge linguistique (les langues de l'ordinateur et des technolytiques, l'allemand, l'anglais, le français) et l'aspect pluridimensionnel des personnages aux angles multiples qui vivent, bougent, vibrent et nous émeuvent. Ces derniers passent de l'inquiétude à la tristesse, du désir à la honte, de la force à l'impuissance, et c'est ce qui nous les rend moins étrangers, sinon familiers. Les récits traditionnels de science-fiction tendent à éloigner le lecteur en effaçant trop souvent la part de l'affectif au profit de l'intrigue. Meynard parvient dans tous les cas à nous inclure.

Ainsi l'acharnement de Mospedeo à confirmer la présence de l'Autre

dans le désert, et le désir de Jorn, fatigué de voyager, de devenir « un homme ordinaire. Vivre et mourir ici, seul ou avec elle (sa maîtresse). L'un des vôtres. » (p. 197), apparemment opposés, procèdent dans les deux cas d'une reconnaissance de l'altérité, d'une existence parallèle, d'autant de mondes possibles que ne le permet la vision des humains, qu'ils soient appelés « anges-morts », « chevaliers », « christs », « technolytiques », « hommes-écailles ». L'étrange, qui provient toujours d'un malaise entre un Avant et un Après et qui ne se résorbe jamais totalement, vient donc nous chercher au cœur de notre questionnement existentiel présent mais toujours en processus de récupération de gestes mémoriels et de projections qui se déconstruisent d'elles-mêmes. Les paroles du vieux Manthéor dans « La rose du désert » évoquent le fantasme de la destruction d'un texte initial, d'une origine, lui-même projet d'un futur en train de s'écrire : « Tu étais parmi les meneurs, Mospedeo. Vous aviez décidé de détruire tout ce qui nous rappelait Origine — même son véritable nom. L'attente vous était devenue intolérable. [...] Vous avez tout détruit. Tu ne te souviens pas ? » (p. 29) Plus loin, Mospedeo réplique : « Mais tu sais, toi, ce que nous sommes, pourquoi nous sommes ici, ce que nous attendons ! » (p. 29) Que cherchons-nous ? Quel est le sens de notre existence ? Vers quel port nous dirigeons-nous ? Ce sont là de très vieilles questions. L'originalité de Meynard ne consiste certes pas à les reprendre, mais réside plutôt dans sa façon de les aborder, dans sa langue, sa manière de narrer, sa conception du fantastique, son exploitation d'un imaginaire centré sur l'ailleurs et la distance. Il faudrait étudier dans ces textes certains motifs et idéologèmes récurrents comme la tour, le Paradis, la vague, les formes vestimentaires, le registre religieux (prêtres, christs, cathédrale, anges, prières), la marche, les manifestations du refoulé et de l'inconscient collectif, la répression, le politique, ce qui renforcerait sans doute notre première lecture.

Des nouvelles pour tous les goûts

Nouvelles fraîches Dix est un recueil de l'association du même nom rattachée au Module d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. On y trouve onze nouvelles de même longueur mais de qualité inégale. L'intention première n'était pas, semble-t-il, d'assurer une unité de sujet ou de ton au volume mais de présenter des créations toutes « fraîches » d'un groupe de jeunes auteur(e)s. Entre l'ironie, le parodique et le tragique se glissent des commentaires narratifs comme autant d'exercices littéraires : une leçon de piano qui tourne au viol, l'insolence perverse d'une caméra, une histoire de réincarnation, un *western* subverti, une histoire de croix, un conte numérique, sorte de jeu verbal autour de la figure « dix », le drame d'une petite fille prise entre les chiffres et le langage, la rencontre de l'imaginaire et de la mort, un dilemme familial au féminin, une scène de gourmandise liée au plaisir de la chair, enfin un dialogue de sourds révélateur. Certains thèmes dominent : le religieux, l'enfance, l'érotique, le milieu urbain. Ces courts textes montrent à quel point l'intrigue importe peu mais révèlent qu'il faut savoir, par contre, placer le sujet, évoquer un climat, suggérer un développement. En ce sens, *Nouvelles fraîches* propose une démarche simultanément collective et individuelle intéressante puisqu'elle met en scène jusqu'à un certain point le procès de gestation de l'écriture de la nouvelle.

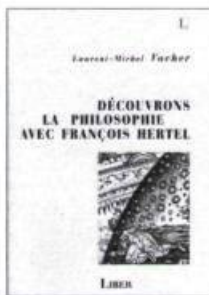
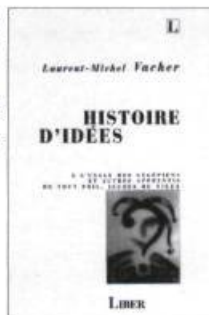


LIBER



HISTOIRE D'IDÉES

260 pages
22 dollars



DÉCOUVRONS LA PHILOSOPHIE AVEC FRANÇOIS HERTEL

196 pages
20 dollars

Laurent-Michel Vacher sera au Salon du livre de Montréal le samedi, 18 novembre de 16 h à 18 h